

MACHINERIE

SÉBASTIEN WEBER

2014

MACHINERIE

Dans une chambre d'hôpital militaire.

ARMANDE, *aux coulisses.* – Non, mais hé! Revenez! Vraiment, non, mais... Hé? Hé ho? (*On lui parle de loin.*) Comment?... (*On lui parle de loin.*) Mais oui, je veux bien rester près de lui, mais vraiment je... Ho? (*Pour elle.*) Elle est partie. (*Aux coulisses.*) Martine? Sœur Martine? Je ne sais même pas qui c'est! (*Pour elle.*) Elle est partie. (*Aux coulisses.*) Je suis pas la reine des Belges, moi! Hein? Ho? Vous m'entendez? (*Pour elle.*) Et merde. (*Au Flamand.*) Pardon. Je suis désolée, je ne voulais pas être grossière, mais je n'ai rien à voir avec tout ça, moi. (*Pour elle, en regardant par la fenêtre.*) Et Antoine qui doit se demander où je suis. (*Au Flamand.*) J'attendais tranquillement, là, dans le couloir, quand tout d'un coup, dans la cour, un paquet d'ambulances qui déboule à toute berzingue, des ambulanciers qui sautent dans tous les sens, partout un vrai capharnaüm. (*Pour elle.*) Je me demande combien de temps ça va durer. (*Au Flamand.*) Vous m'écoutez? (*Regardant le Flamand d'un peu plus près.*) Ah... C'était vraiment terrible, vous savez, ces ambulanciers qui sautaient dans la cour :

UN AMBULANCIER. – Place! Place! Gare! Gare!

En deux minutes, dix, vingt, trente quarante civières entassées sur le devant, et sur chaque civière, deux, trois gars empilés les uns sur les autres.

L'AMBULANCIER. – Poussez-vous, allez, allez, poussez-vous!
Place! Place!

Et chtoc, et chtoc, et chtoc! Et qu'ils t'entassent tout ça et qu'ils t'empilent tout le reste. Puis les blessés dans les civières :

DES BLESSÉS. – Aaah, aaah, aaah!

Et puis voilà les médecins, qui arrivent de partout, des médecins, des infirmiers, toute une pagaille. Impressionnants, les médecins, ouh la la!

UN MÉDECIN, *à des infirmiers.* – Vous là, ici, les deux, là, bloc B. Et ceux-là, dans la salle grise. Y a plus de place? Faites-en, puis débrouillez-vous. Prévenez Mangin. Prévenez Girard.

Girard et je ne sais qui encore. Il attrape un ambulancier :

LE MÉDECIN. – Alors, on a quoi? Du Shrapnel?

L'AMBULANCIER. – Du Shrapnel. Plein. Ça a pété direct à la montée en ligne. Droit dans les tripes. Paf.

LE MÉDECIN. – Ah, nom de Dieu de nom de Dieu! Bon, bon, bon, bon. (*À deux infirmiers.*) Vous, là, Boulanger, Mailleul, vous faites le tri. Visage, poitrine et puis les jambes : vous épongez. Tripes et bas-ventre : en observation — on verra qui tient, qui tient pas. (*À la cantonade.*) Sœur Cléophas! Sœur Cléophas! Où est Sœur Cléophas? (*À l'ambulancier.*) Combien de temps avant la suite?

L'AMBULANCIER. – Une heure à tout casser, Docteur. Le temps de faire l'aller-retour, quoi.

LE MÉDECIN. – Y en a tant que ça?

L'AMBULANCIER. – Pff!

LE MÉDECIN. – Nom de Dieu de nom de Dieu !

Et là-dessus, Sœur Cléophas — vous la connaissez, bien sûr ? Mon Dieu, je n'ai jamais rien vu de pareil, en tout cas pas chez une femme. Sœur Cléophas et toute sa volière, dix, douze bonnes femmes, des sœurs, en escadron, qui se précipitent sur les blessés comme des guêpes sur du jambon. Mais la Sœur Cléophas, c'est sur moi qu'elle se précipite.

SŒUR CLÉOPHAS. – Vous, là !

ARMANDE. – Ah ! Qui ? Moi ?

SŒUR CLÉOPHAS. – Oui, vous, tout de même, c'est pas trop tôt ! Qu'est-ce que vous fichiez ?

ARMANDE. – Beuh...

SŒUR CLÉOPHAS. – Ah, je m'en doutais ! Sœur Martine !

SŒUR MARTINE. – Oui, Mère ?

La sœur Martine, une grosse, rougeaude, du gras de haut en bas, vous voyez ?

SŒUR MARTINE. – Oui, Mère ?

SŒUR CLÉOPHAS. – Vous me l'emmenez au Flamand, fissa, et vous revenez illico, ça urge. Et que ça saute !

SŒUR MARTINE. – Oui, Mère.

Et moi :

ARMANDE. – Le Flamand ? Mais quel Flamand ? Attendez, attendez !

Je n'y comprenais rien, vous comprenez, rien du tout. Et Martine, enfin sœur Martine, elle m'attrape par le bras et elle m'entraîne. Pas une seconde pour réfléchir.

SŒUR MARTINE. – Allez, allez, on se dépêche.

Des gens qui courent, des gens qui râlent, des portes qui claquent, des cris, du bruit — on suit le mouvement, dans ces cas-là, qu'est-ce que vous voulez faire ?

SŒUR MARTINE. – Par ici, par ici, allez, allez, on se dépêche.

Un couloir, un couloir immense, un escalier, et puis un autre escalier, et puis encore un couloir.

SŒUR MARTINE. – Allez, allez, allez.

Elle me tire, elle me traîne, elle me pousse.

ARMANDE. – Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Où est-ce que vous m'emmenez ?

SŒUR MARTINE. – Au Flamand. Attention, gare à vous !

Un troupeau de médecin, d'infirmiers qui déboule, là, paf, tout à trac. Des civières, des blessés, du sang, des os, de la bouillie. On se rencogne contre le mur, elle me plaque tout contre elle, elle sent la sueur, l'éther, la savonnette.

ARMANDE. – Sœur Martine, écoutez-moi, je vous en supplie, je ne suis pas du tout celle que...

SŒUR MARTINE. – Allez, allez, allez, par ici, on y va !

Elle me tire, elle me traîne, elle me pousse. Des escaliers, des couloirs, un dortoir tour en long, grand comme une cathédrale. Un blessé, dans un lit :

LE BLESSÉ. – À boire, Sœur Martine, à boire !

Plus rien, le gars, plus rien : ni bras, ni jambes, ni rien. Sœur Martine :

SŒUR MARTINE. – J'arrive, mon gars, j'arrive dans deux minutes.

Et moi :

ARMANDE. – Mais le Flamand, le Flamand, qu'est-ce que c'est ?

SŒUR MARTINE. – Allez, allez, par ici. Le Flamand, c'est le Flamand. Un écorché. On l'a retrouvé tout nu perché en haut d'un arbre. (*À un docteur.*) Bonjour, Docteur.

Le docteur, un vieux tout pâteux :

LE DOCTEUR. – Bonjour, Sœur Martine. Belle journée, n'est-ce pas ?

SŒUR MARTINE. – Admirable, Docteur, admirable.

Et à moi :

SŒUR MARTINE. – Complètement gâteux, celui-là. Et pâ-touilleur en Diable ; tu te méfieras. Par ici.

Elle court, elle me traîne, elle me pousse, elle me tire. Des couloirs, encore des couloirs, des couloirs, des couloirs, des couloirs, je suis hors d'haleine. Elle me pousse, elle me tire et puis soudain une porte. Elle me cale contre la porte. Elle me prend par les épaules.

SŒUR MARTINE. – Écoute, écoute-moi bien. Le Flamand, il ne lui reste pas la moitié de la peau. Les trois quarts de la morphine de cet hôpital lui coulent dans les veines. C'est le chouchou du docteur Mangin. Il a juré de lui greffer une peau toute neuve. En attendant, il a sa théorie : il veut qu'on lui parle. Toute la journée. Compris ? L'autre ne dit pas un mot, mais toi, tu lui parles. Compris ?

ARMANDE. – Euh, oui, mais...

SŒUR MARTINE. – Tu lui parles, c'est tout, tu n'as rien d'autre à faire. Je reviens tout à l'heure.

Elle ouvre la porte, elle me pousse à l'intérieur, elle referme la porte, et voilà, au revoir. Bonjour. Bonjour, je m'appelle Armande. Armande Popelin. Vous devez être le... le Flamand. Vous m'écoutez ? Je vous préviens : je n'ai rien d'une infirmière, mais alors rien du tout. Vous avez les yeux ouverts— vous m'entendez ? S'il vous arrive quoi que ce soit, n'importe quoi, je ne pourrai rien faire, rien de rien. À part crier dans le couloir. (*Dans le couloir.*) Allô ? (*Silence. Pour elle.*) Évidemment. Bon. (*En regardant par la fenêtre.*) Antoine va s'inquiéter terriblement... (*Au Flamand.*) Vous ne pouvez pas parler ? Vous ne voulez pas ? (*Pour elle.*) Mais qu'est-ce qu'elle veut que je lui raconte, enfin ? Je... (*Au Flamand.*) On vous a trouvé dans un arbre, c'est ça ? Tout nu dans un arbre ? Qu'est-ce que je pourrais bien raconter à un homme qui se promène tout nu dans les arbres ? (*En regardant par la fenêtre.*) Antoine ? Non. (*Au Flamand.*) Je n'ai vraiment rien à voir avec tout ça, moi. En fait, je suis là tout à fait par hasard — presque par hasard. J'accompagne un ami — Antoine, mon ami. Il cherche son neveu. Vous permettez ? Je m'assois ? Merci. Son neveu a disparu. À la bataille de Rossignol — une bataille terrible, Rossignol. On est sans nouvelles depuis... fin août. Il se fait un sang d'encre et moi aussi. Alors, on le cherche. D'hôpital en hôpital, de cantonnement en cantonnement. (*Un temps.*) Vraiment, on ne se doutait pas. Je veux dire, au début. Les communiqués étaient bons. Anvers tenait, les pertes étaient minimales. Et puis on avait pris Mulhouse ! Mulhouse, tout de même, ce n'est pas rien : les couleurs de la France au sommet de la tour Bollwerk, quarante ans après. La guerre était gagnée — ou peu s'en faut. Et puis d'un coup, fin août... C'est vrai qu'on y croyait parce qu'on voulait y croire. C'était rassurant, les mots dans les journaux,

les articles enflammés d'Albert de Mun dans l'Écho de Paris, la France éternelle, patati patatère. Même l'Humanité s'y mettait, c'est vous dire. On buvait ça comme du cordial, pour se mettre en appétit, pour se fortifier, avec des tapes dans le dos. On avait des doutes, hein ? Mon ami est de la Marne, et là-bas, ça a bardé, je peux vous le dire. Alors, on savait bien que tout n'était pas tout rose. Mais la petite annonce de Gallieni dans la presse le 27 août, ça nous a fait un drôle de choc. À ce moment-là, nous, on était repliés sur Paris, ce n'était plus vivable dans la Marne. Et là, Gallieni, le vieux Général Gallieni, qu'on appelle à l'aide pour défendre Paris, Gallieni dit : « Finis, les bobards, on dit la vérité : Mulhouse est perdu. La Belgique est Allemande. Les armées françaises se replient de la Somme aux Vosges. » La douche. Le choc. La trouille. Alors là, tout ce qu'on lisait dans les journaux, maintenant qu'on savait les Allemands à cent kilomètres de Paris, tout ce qu'on lisait d'atroce sur eux, sur ce qu'ils faisaient, ça s'est mis à prendre du sens. « Ils coupent des mains. Ils incendient les villages. Ils exécutent des otages. Ils éventrent des femmes. Sur les routes, des réfugiés, partout, par centaines, par milliers. » On a commencé à mesurer l'ampleur du désastre. Pour tout vous dire, mon ami Antoine est comte, c'est un noble. Il a des relations haut placées. Tous les jours, il partait au ministère, pêcher des nouvelles. Tous les jours, il revenait la mine plus grave.

ARMANDE. – Alors ?

ANTOINE. – C'est une catastrophe.

ARMANDE. – Quoi donc ?

ANTOINE. – Quatre-vingt mille.

ARMANDE. – Quatre-vingt mille quoi ?

ANTOINE. – Quatre-vingt mille morts.

ARMANDE. – Morts ?

ANTOINE. – Rien que pour les quinze derniers jours. Mille à Donon. Trois mille à Liège. Six mille à Guise. Huit mille à Cateau. Dix mille, quinze mille à Sarrebourg. Vingt sept mille à Rossignol.

ARMANDE. – Mais c'est terrible. Et au ministère, que font-ils ?

ANTOINE. – Rien. Ils s'apprêtent à déguerpir.

ARMANDE. – Comment ?

ANTOINE. – Ils nous lâchent, ils décampent, ils plient bagage.

ARMANDE. – Comment ? Mais qui ?

ANTOINE. – Mais le gouvernement ! Les ministres. Les conseillers. Les secrétaires. Les sous-secrétaires. Les huissiers. Le concierge. Tout le monde. Tout le monde fiche le camp.

ARMANDE. – Comment ? Mais où ?

ANTOINE. – À Bordeaux, ailleurs, que sais-je ?

ARMANDE. – Mais et nous ?

ANTOINE. – Nous ? Gallieni, Joffre, l'armée, les militaires, la chance, Dieu. Voilà. Débrouillez-vous avec ça.

ARMANDE. – Et votre neveu ? Charles ? Des nouvelles ? Morel vous a bien dit quelque chose, Antoine ? Pas la moindre nouvelle, pas un mot, rien ?

Morel, c'est un petit employé du ministère, celui qui fait les bilans, un médiocre, un venimeux. Et il avait bel et bien dit des choses.

MOREL. – Ah, Monsieur le Comte, c'est que c'est très délicat. Je ne peux guère vous en parler. Dans ma position, vous comprendrez...

ANTOINE. – Mais enfin, dites, allons, voyons !

MOREL. – Une rumeur, Monsieur le Comte, une rumeur, une simple rumeur...

ANTOINE. – Une rumeur? Quelle rumeur? Mais allez-vous parler, oui?

MOREL. – Sa disparition ne serait pas accidentelle, Monsieur le Comte. On suspecte... un cas de désertion.

Antoine, effondré. Lâche? Traître? Son neveu? Impossible. Et je le lui dis :

ARMANDE. – Il aura été blessé, ou capturé. Antoine. Ne vous laissez pas...

Des heures, ça m'a demandé des heures pour lui arracher cette infecte rumeur de la tête. Mais enfin, il s'est repris. Et nous voilà. Il est blessé, il a perdu la mémoire, il est quelque part, on va le retrouver. (*Elle observe le Flamand.*) Vous m'écoutez toujours? Vous n'avez pas chaud, avec tout ça, là? Vous permettez? (*Elle regarde par la fenêtre.*) Non, rien. (*Se rassoit.*) Enfin, voilà. Ça fait plus d'un mois qu'on sillonne les routes. D'hôpital en hôpital. Vous êtes le quinzième. Ou le seizième. Je ne sais plus. Je ne fais plus le compte. On remonte, petit à petit vers le Nord. Dieu sait où ça finira. On est partis sitôt après la bataille de la Marne, il y a déjà plusieurs semaines. Quel soulagement ça a été, cette victoire, mon Dieu! Quel soulagement! Vous n'imaginez pas l'ambiance dans Paris. Comme si tout le monde avait retenu sa respiration pendant des jours et des jours, et d'un seul coup : pfou... Un souffle. Là, Gallieni, bravo. Courageux. Intelligent. Je ne sais pas trop ce qu'il a fait à Madagascar, ce ne devait pas être joli-joli, mais à Paris, chapeau. Bon, il est un peu condescendant, je vous l'accorde, avec ses petites lunettes et son air d'avoir poussé contre un mur, mais bon, on pardonne. Et puis Joffre, tout de même,

la bataille de la Marne, c'est lui, c'est Joffre. C'est lui et puis c'est l'Anglais, là, French. Pas facile à convaincre, French, un Anglais pur jus, un rosbif — une carne, quoi.

FRENCH. — Il est trop tôt. Il est beaucoup trop tôt, nous devons reculer encore, encore et encore. Again, and again, and again.

Et Joffre, impérial, Joffre, tout son cœur dans la balance, tout, tout son cœur et toute la France :

JOFFRE. — Au nom de la France, Monsieur le Maréchal, je vous demande tout votre concours. Cette fois, c'est l'honneur de l'Angleterre qui est en jeu.

FRENCH. — I will do my possible.

«Je ferai mon possible.» Ah, la la, ça en fait des pages d'histoire tout ça. Vous imaginez les écoliers dans cent ans ? Joffre, Galieni, von Bulöw ? Les pauvres. Mais mon Dieu, qu'est-ce qu'il fait chaud ! Et puis à parler comme ça, sans arrêt... Vous pensez que je peux ouvrir la fenêtre ? (*À la fenêtre. Pour elle.*) Combien de temps est-ce que ça va durer encore ? Va-t-elle jamais revenir ? Et Antoine, Antoine... (*À propos du Flamand.*) Je ne peux tout de même pas le laisser seul. Si on lui parle toute la journée, il y a bien une raison. (*Au Flamand.*) Ça va ? J'arrive, hein ? Je prends juste une bouffée d'air, d'air frais. J'arrive... Tout de suite... (*Pour elle.*) Je me refais un peu de salive. Pff... (*De retour près du Flamand.*) Voilà. Voilà. (*À propos de la cour.*) Ça a l'air de s'être calmé en bas. (*À propos de l'appareillage médical.*) Dites donc, vous êtes drôlement harnaché, hein ? Tout cet équipement, oh la la... Il s'occupe bien de vous, là, le docteur Mangin. Et puis de la morphine, dites donc, vous avez de la chance — si je peux dire —, ils n'en donnent pas à tout le monde. Il paraît que ça accoutume. Personnellement, je n'ai pas remarqué. (*Observant*

l'appareillage médical.) Je n'ai jamais vu un engin pareil. Ça vous maintient là, comme ça. Ah, oui, en fait, d'accord, ça évite que... Ah, oui. Et puis ça... D'accord. Ça rentre ici, y en a un bout qui sort là, un autre ici... Eh bien, dites ! On dirait la tour Eiffel. C'est drôlement moderne. Vous avez de la chance d'avoir un médecin, comme ce Mangin, là. Tenez, l'autre jour, on était du côté de Meaux, avec Antoine, dans le bateau-hôpital du Prince de Ligne, vous savez ? Non, bien sûr, non. C'est un genre de yacht, un yacht de rivière, sur la Marne, et ça sert d'hôpital ambulancier. Et enfin, donc, bref, sur ce bateau, on a rencontré un médecin, un type brillant, Carrel. Brillant, vraiment, vraiment brillant. Pas très grand, ça, c'est le moins qu'on puisse dire, mais brillant. Il travaille pour Rockefeller en Amérique. Il était en France quand la guerre a éclaté, en vacances — c'est vraiment pas de chance, hein ? — à sa place, moi, hum. Enfin, bon, figurez-vous qu'il a opéré des bébés avec des chats. Oui. Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris, mais dans l'idée, il a réussi à recoudre les veines du cœur d'un bébé, un pauvre bébé qui souffrait d'hémorragies et qui allait mourir à coup sûr, avec des veines de chat. De chat, oui, oui, oui, de chat. Et le bébé a survécu. Et non seulement il a survécu, mais il est en pleine peau à l'heure qu'il est. Vous vous rendez compte ? Ce Carrel, c'est un génie. Alexis Carrel, souvenez-vous de ce nom. Il dit qu'il pense pouvoir bientôt remplacer le cœur d'un homme par un autre. Oui, comme ça, comme quand vous changez le harnais d'un cheval. Votre cœur est malade, blessé, et hop, on en met un tout neuf à la place — peut-être un cœur de chien, allez savoir. Tous ces progrès en si peu d'années, ça donne le vertige. Quand j'étais même, on me soignait encore à la saignée, je vous assure. Pendant un temps, on a vécu à Paris. Maman ne jurait que par un vieux toubib malodorant de la rue des Carmes, le

docteur Magloire. Il suçrait les fraises, il n'y voyait pas à deux mètres, une haleine de fromagerie en grève. J'étais terrorisée. Il tenait sa lancette avec l'air de se demander si ça se mangeait.

MAGLOIRE. – Bouge pas, ma petite caille, c'est l'affaire de deux minutes, bouge pas, je voudrais pas t'éventrer. Où il est ton bras, hein, il est où ? Ah, le voilà ! Ah, c'est ton bras, ça ? Il est vraiment tout maigre. Faudrait voir à la nourrir, cette gamine, Madame Popelin. Du gras, du gras de mouton, y a que ça de vrai.

LA MÈRE. – Oui, Docteur.

MAGLOIRE. – En tartine, en bouillon, deux bonnes louches par jour.

LA MÈRE. – Oui, Docteur.

MAGLOIRE. – Chez les Arabes à côté, ils vendent ça pour rien.

LA MÈRE. – Oui, Docteur.

MAGLOIRE. – Bouge pas comme ça, ma caille, je vais te faire du mal. Je te fais du mal ? Je te fais pas du mal, allez, allez. Ah, pardon, mais si tu bougeais moins, hein ? Du gras, puis du pain, beaucoup de pain. À son âge, les humeurs sont chaudes.

LA MÈRE. – Oui, Docteur.

MAGLOIRE. – Si vous ne lui donnez pas de pain, elle va vous faire une révolution, hein ? Comme en 89. Ça commence toujours comme ça, les révolutions. Deux louches de gras de mouton par jour et c'est fini, plus d'agitation. Puis un bon verre de vin léger. Un verre pas plus. Puis deux quand elle sera réglée. Tu aimes ça, ma petite caille, le vin, hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu as ? Ah, oui, bon, j'en ai pris un peu trop. Vous avez du coton, Madame Popelin ? Épongez. Là, oui. Encore. Ici.

LA MÈRE. – Oui, Docteur.

MAGLOIRE. – Ah, c'est qu'elle a le sang vif, cette petite. Ça fera d'autant moins de fièvre. Vous lui donnerez un sucre, Madame Popelin, un sucre dans un bon verre de vin.

Et quand c'était pas la saignée, c'était les sangsues. Il les gardait dans un bocal au fond de sa sacoche.

MAGLOIRE. – Regarde mes petites amies. Toc, toc. Tu les vois comme elles gigotent ? Elles sont impatientes. Tic, tic. Elles meurent de faim. La dernière chose qu'elles ont eu à se mettre sous la dent, ce sont les pieds de Madame Brochet.

Il adorait les pieds de Madame Brochet, je ne sais pas pourquoi, ça devait être une curiosité médicale.

MAGLOIRE. – Tu imagines ? Pas de quoi se réjouir, hein ? Hum, tu voudrais, toi, manger les pieds de Madame Brochet ?

Et chloup, et chloup, il me collait ses bestioles dans le dos. Brrr ! Et son haleine, mon Dieu, son haleine ! Je guérissais d'autant plus vite qu'il s'échinait à me souffler dans le nez. Quel calvaire !

MAGLOIRE. – Approche-toi, ma petite caille, que je te regarde les trous du nez. Ouh la lala... Tire donc la langue, un peu voir... Oui, ça va, c'est propre, ouh, c'est bien propre... Les glaires sont claires... Crache voir un petit mollard pour Magloire... C'est bien. Le palais est bien souple... Le tympan d'un beau rose vif...

Je peux vous dire que j'ai appris à respirer par la bouche plus vite qu'à compter. Dès que je toussais — mais même rien : « Aheu, aheu... » —, Maman me voyait tuberculeuse, c'était sa grande terreur.

LA MÈRE. – Auguste ! Cours chercher le docteur ! Allez, allez !

Auguste, c'est mon père, et mon père, à l'époque, il trimait du matin au soir —il était comme ça (*épuisé*). Il disait :

AUGUSTE. – Mais elle n'a rien, cette gamine, elle n'a rien, arrête un peu !

LA MÈRE. – Mais lève-toi, espèce d'assassin, va chercher le docteur !

AUGUSTE. – Donne-lui du lait chaud, fiche-nous la paix !

LA MÈRE. – Fonce, ou j'appelle au secours !

AUGUSTE. – Mais il va finir par la tuer, ton toubib, à force de la saigner comme un porc !

LA MÈRE. – Le docteur Magloire a sauvé mon père de la tuberculose. Je t'interdis de dire du mal de lui ! Cuiître ! Ruître ! Ignare !

AUGUSTE. – Ton père est mort de la goutte à force de boire du gras de mouton !

LA MÈRE. – Auguste, je te jure que je vais hurler.

Et mon père y allait. L'Arabe se frottait les mains. Et Magloire arrivait.

MAGLOIRE. – Où qu'il est ton bras, ma petite caille ?

Et pendant trois jours, je pissais le sang et j'avalais du gras de mouton. Le remède souverain, avec la saignée et les sangsues. Tout le quartier avait les bras tailladés, le dos couvert de suçons et des renvois de gras de mouton. Pour un rhume, trois entailles. Une angine de poitrine ? Trois louches de gras. Des jambes lourdes ? Des varices ? Sangsues et gras de mouton. Ah, l'Arabe a fait fortune avec le docteur Magloire. Monsieur Touati, toujours un bon sourire quand on passait devant sa boucherie.

TOUATI. – Ti vas mieux, 'tite pitchoune ? Ti veux un 'tit bout di mouton ?

Beurgh ! Le mouton, moi, je ne peux plus. Vous aimez ça, vous, le mouton ? Mais dites, comment vous mangez, par le fait ? C'est cet engin-là ? Ou celui-ci ? Non, c'est pas le bon trou. À moins que... Ah, oui, direct. C'est pas idiot. Pratique, comme système, pas fatigant. Pas ragoûtant, ça non, mais simple. Il n'y a pas à dire, on s'occupe bien de vous. (*Presque pour elle.*) J'espère que Charles n'est que blessé et qu'il reçoit d'aussi bons soins. (*En regardant par la fenêtre.*) Antoine doit s'inquiéter. (*En se retournant vers le Flamand.*) Vous savez le plus beau ? Carrel, celui dont je vous parlais tout à l'heure, les chats, les bébés, tout ça, eh bien il est dans le coin. Il tourne, il organise, il crée des hôpitaux. Oui. Il nous a raconté des choses épouvantables. Des pansements qui datent du siècle dernier. Des salles d'opération jamais lavées. Un seul stérilisateur pour des centaines de blessés — et encore : en panne. Figurez-vous qu'il y a des médecins qui nettoient les plaies, tenez-vous bien, avec des fers rouges — ou du sel. Atroce, non ? Il y en a qui auraient fait la paire avec Magloire. On se demande comment ils tiennent le choc, les pauvres gars. Et la sanie ? Il y a des hôpitaux, c'est à défaillir — mon Dieu, l'odeur ! Ici — ici, ça va, c'est propre. Et puis, on vous parle. Ça fait même partie des soins. Je me demande bien pourquoi. C'est peut-être comme quand on se retrouve dehors par très grand froid. Il ne faut pas s'endormir. Dormir, c'est mourir. Vous ne vous endormez pas au moins ? Ne me faites pas ce coup-là, par pitié. Je fais tout mon possible, vous savez. Tenez, on va changer de sujet. J'ai lu un truc tout à l'heure... (*Elle sort un magazine de son sac.*) Ça vous ferait plaisir que votre Reine vous rende visite ? Élisabeth ? Hein ? Un petit signe des yeux... Hein, oui, voilà. Ah, j'en étais sûre. Et puis je vais vous dire, j'adore Élisabeth. C'est une femme exceptionnelle. Bon, je ne parle un mot de flamand, mais

on va faire avec. Bon, et puis, on n'a pas le même gabarit, mais tenez, regardez... (*Elle se transforme en reine des Belges.*) Qu'est-ce que vous en dites ? Alors, voilà.

LE JOURNALISTE. – Elle s'avance, frêle et menue, dans la grande salle des soins de l'Hôpital de l'Océan baignée de lumière. Elle revient du secteur d'Ypres, violemment bombardé. Elle est rentrée, dans l'auto chahutée et sous le sifflement strident des balles. Son pas assuré connaît la boue des tranchées aussi bien que les tapis de l'opéra de la Monnaie. Elle apparaît. Tous les regards convergent vers elle. Elle porte une petite robe toute simple, toute blanche, un châle, à peine un bijou. De ses yeux immenses, elle les embrasse tous. Elle fait quelques pas vers le premier lit. Tout ce qui reste en elle de protocolaire s'évanouit.

LA REINE. – Votre nom, soldat ?

PAULIN. – Paulin, votre Majesté.

LA REINE. – Vous souffrez, Paulin ?

PAULIN. – Moins depuis votre arrivée, votre Majesté.

LA REINE. – Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

PAULIN. – Oui, votre Majesté. J'ai à la maison une fille dont je suis sans nouvelle. Elle souffrait quand je suis parti et je ne sais seulement pas si elle vit encore.

LE JOURNALISTE. – De grosses larmes coulent sur les joues de l'infortuné soldat. Huit jours après, il aura des nouvelles de sa fille.

LA REINE. – Et vous, soldat ?

LE SOLDAT. – Est-ce toi, ma petite Maman, est-ce toi ? Maman ?

LE JOURNALISTE. – Le célèbre docteur Depage assiste la reine dans sa visite. Depage : La fièvre est forte, votre Majesté. Impossible de l'endiguer. Hélas, c'est sans espoir.

LA REINE. – Donnez-moi le linge, vite, et l'eau fraîche. Voilà. Tout doux, tout doux, mon petit, tout doux...

LE SOLDAT. – Ma petite Maman, est-ce toi ?

LE JOURNALISTE. – Et la reine de poser sur son front le baiser qu'une mère donne à son petit quand il a mal, et l'homme de s'endormir apaisé. Il survivra. Un ange blanc. En plus des cigarettes et des oranges, les blessés reçoivent un bouquet de fleurs : cinq gros œillets, un bouton de rose, quatre brins de mimosa.

LA REINE. – La Flandre est un désert de boue. Ils ont vingt ans. Que voulez-vous ? Des fleurs, c'est bien le moins. Et toi, soldat, tu ne dis rien, tu dors ?

Hé ho ! Vous dormez ? Vous dormez ? Hé, non ! Il ne faut pas, non, non ! Allez ! Allez ! Ah, ouf ! Vous m'avez fait peur. Vous imaginez, sœur Machin, la tête qu'elle me ferait si elle arrivait, puis qu'elle vous voyait dormir ? Bon, ça vous a plu, la reine ? J'espère. Bon, écoutez, il faut que je vous laisse une minute, je meurs de soif, je vais chercher à boire — il doit bien y avoir quelque chose par là, non ? Une minute, pas plus, promis, d'accord ? Vous ne vous endormez pas, hein, vous me le jurez ? Sœur Martine — bouh ! Hein ? Hum. Je reviens tout de suite. (*À la fenêtre.*) Et toujours pas d'Antoine. (*À l'écart.*) Bon, trouver à boire, je crève de soif. Et j'ai tellement envie de pisser, nom de Dieu ! Un pot de chambre, mon royaume pour un pot de chambre ! On n'a pas idée ! Qu'est-ce que c'est que cette méthode à la mords-moi-le-nœud ? Parler, parler. Pauvre gars, il n'a pas dû fermer l'œil depuis des semaines. Un tortionnaire, ce Mangin —

salopard, va. Enfin bon, puisqu'on y est, on y est. Ah, un robinet, une cruche, ah, mon Dieu ! Et là ? Des toilettes ! Divin, divin... (*Au Flamand.*) J'arrive, j'arrive ! (*Pissant, soulagée.*) Ah, Jésus, miséricorde, quel bonheur... (*Pour elle.*) Si au moins, je savais son nom à ce pauvre type... Bon, allons-y. (*De retour avec de l'eau, buvant. Au Flamand.*) Dites, ça serait quand même plus commode si je savais votre nom. Au moins votre prénom. Ça aide. (*Regardant le pied du lit, la tête du lit.*) Il n'y a rien d'écrit nulle part. En même temps, un prénom flamand... Je n'ai jamais été douée pour les langues, mais tout de même, vous avouerez, vous avez de ces noms, vous, les Flamands. Floptjetketeketeke. Grinjglirckke. Zblöglupt. Proklm. Ça n'invite pas à l'amitié entre les peuples, vous conviendrez — on dirait une fin de repas. Bon, je vous taquine. J'aimerais vraiment bien savoir votre nom. D'ailleurs, j'y songe... Si vous êtes Flamand, ça se trouve, vous ne parlez pas un mot de français. Vous comprenez ce que je vous raconte, là, depuis une heure, ou je parle dans le vide ? Faites-moi un petit signe avec vos yeux. Vous comprenez ? (*Après qu'elle a observé les yeux du Flamand.*) Mouais, ce n'est pas très clair. On va faire comme si. (*Elle regarde à la fenêtre. Revient.*) De toute façon, on n'a pas trop le choix, pas vrai ? Ni vous, ni moi. On est enfermés ici. Faut faire avec. Je vous racontais quoi, tout à l'heure ? Ah oui, la reine. On change, d'accord ? Je n'ai pas tellement le cœur à ça, les reines, les têtes couronnées, leur courage, ce genre de chose... Ils nous ont déjà assez fichus dans la mouise comme ça. Avec tout ce qu'on a vu depuis un mois, Antoine et moi, sur les routes, les belles histoires ça me reste un peu en travers, là. (*Elle allume une cigarette.*) Vous permettez ? Je ne vous en propose pas — c'est accoutumant. (*Regardant sa cigarette.*) Ça me rappelle l'autre jour. On s'est retrouvés un petit

matin dans une charrette à foin du côté de Fleury-la-Rivière. Un froid polaire, on était tout rencognés là-dedans, gla gla gla gla, et puis la charrette, tac-poum tac-poum. On quittait un hôpital, on partait pour le suivant, un de plus. En plus du cocher dans la charrette, il y avait Antoine et moi et deux soldats. Un type, je ne sais pas, quarante ans, et puis un autre soldat, un gosse, je ne peux pas dire autrement, tout ratatiné sur lui-même, la tête dans les épaules, les bras en croix sur la poitrine. Le cocher avait sa pipe du bec. Le soldat fume du gros gris. Antoine mâchonnait un cigare. Et moi, je m'allume une Anglaise. Le gosse, par en dessous, il me regardait en douce. Je me serais mise toute nue, il n'aurait pas eu l'air plus intéressé.

ARMANDE. – Ben alors, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu en veux une ?

Une cigarette, bien sûr, pas une gifle. Il ne dit rien, il rebaisse les yeux tout de suite.

ARMANDE. – Tu fumes ? Tu en veux une ?

Il ne répond rien : un gamin qui craint un mauvais coup. Bon, pff. Je fume, tranquille. Et puis là, il tend la main, comme ça, la tête baissée, les yeux de l'autre côté. Alors, je sors une cigarette et je la lui donne, je la pose dans sa main. Clap, il l'attrape, hop, il la planque dans sa vareuse, comme un écureuil. Et puis rien. Pas un mot. Juste ses yeux qui font : (*un mouvement rapide d'évitement*). On a dormi par terre, je suis fatiguée, j'en ai plein le dos, il fait un froid de loup, et puis on est con parfois, ça arrive, on est con :

ARMANDE. – Dis-donc, ça t'arracherait la gueule de me dire merci ?

Et là, le vieux — enfin, le vieux : l'autre soldat — sa pipe au bec :

LE VIEUX SOLDAT. – Non, il ne peut pas. Il ne peut pas. Hein, gamin, tu ne peux pas? Tiens, donne, donne ta clope. Allez, donne, donne, allez. (*Le vieux dénoue les bras du gamin, prend la cigarette, l'allume contre le foyer de sa pipe.*) Tiens. Allez.

Il la lui colle à la bouche.

LE VIEUX SOLDAT. – Voilà. C'est bien. Fume.

Je me sens morveuse. Ce n'est pas que le froid. Je ne sais plus où me mettre. Le gamin fume à toute vitesse, le vieux tire sur sa pipe, Antoine s'est endormi, le cocher fouette ses bourrins. Ailleurs, je voudrais être ailleurs.

LE VIEUX SOLDAT. – Ça fait huit semaines. Huit semaines qu'il n'a plus rien dit. Il ne dit plus rien. Hein, gamin?

Je pense : ailleurs, loin...

LE VIEUX SOLDAT. – Huit semaines. Et encore, maintenant, il marche. À peu près. Hein, tu marches? (*En confidence à Armande.*) L'électricité. Oui : bzz! bzz! (*Les deux doigts sur les tempes.*) Là : bzz! bzz! Et puis : (*mimant un corps qui se redresse petit à petit*) cric, cric, cric, bzz, cric, bzz, cric. Ce n'est pas parfait — je ne vous raconte pas pour lui passer son uniforme —, mais c'est mieux qu'avant. Hein, gamin?

Vraiment loin, très, très loin.

LE VIEUX SOLDAT. – C'est moi qui cause à sa place. Et pourtant (*soulevant son calot, montrant une blessure à son crâne*), j'ai un trou dans la tête — hein?

Loin... Vers Rome, ou Tunis, ou Dakar, Santiago...

LE VIEUX SOLDAT. – Ils disent qu'il y en a encore un bout là-dedans, vous voyez quelque chose? Non? (*Remettant son calot.*) Mais c'est pas grave, je suis bon pour rempiler. Un

mois à me tripoter la cervelle (*geste de visser quelque chose*), vrouing, vrouing, et puis voilà : « Vous êtes guéri, monsieur, tâchez de revenir. » Bzz, bzz, vrouing, vrouing : « Tâchez de revenir... » (*Un temps.*) Les marais de Saint-Gond, ça vous dit quelque chose ? Bannes, Congy, la Gravelle, Vert-Toulon ? Rien ? Mondement ? Bah, il y a tellement de patelins dans ce pays... (*Il rallume sa pipe.*) C'était début septembre. (*À propos du jeune soldat.*) Il venait juste d'arriver, lui, hein — hein gamin ? Des troupes fraîches. Faut dire qu'on en avait plein les pattes de la petite promenade du mois d'août : Cahors, Valmy, l'Argonne, Buzancy, la Belgique, et puis la reculade, jour et nuit, marche forcée, toute une semaine avec le moral — excusez-moi de vous le dire — un peu dans les talons. Dormir en marchant, vous ne croyez pas ça possible ? C'est possible. Arrivés à Corbeil, il n'y avait pas dix fusils pour dix caboches, il manquait des sacs, la moitié des gars s'appuyaient sur des béquilles. Et Dubois qui est là, le général Dubois. On lui passe à portée d'œil ; il a l'œil tout pointu :

Le général Dubois. — Quelle pagaille ! Quelle purée !

Merci, mon Général, nous voilà bien rhabillés !

Le général Dubois. — Mais deux ou trois jours de repos, moins peut-être, un peu de ravitaillement, il n'y paraîtra plus. Ce sont des Français, que Diable !

Un jour de repos ? Mais, mon Général, vous n'y pensez pas, c'est trop, c'est la lune, une petite minute sera bien suffisante. Laissez-nous juste pisser un coup, hop, c'est fait, et ça repart. Et deux heures plus tard, trois heures du matin, le colonel Éon, juché sur une caisse à munitions :

Le colonel Éon. — Debout là-dedans ! Communiqué du Généralissime Joffre. « Au moment où va s'engager une bataille dont dépend le salut de la Patrie, personne ne doit plus regarder en

arrière. Une troupe qui ne peut plus avancer doit se faire tuer sur place plutôt que de reculer.»

Ça a le mérite d'être clair, mon Colonel. Et tagada, on remonte vers le nord-nord-est. (*Montrant le jeune soldat.*) Il était frais, lui, il sortait tout juste de ses classes. Nous, «Vaincre ou mourir», on était déjà à moitié morts. Le gamin me collait aux basques. À ce moment-là, il parlait, il posait beaucoup de questions.

Le gamin. – C'est comment? Comment qu'il faut faire ci? Comment qu'il faut faire ça? Et s'il y a ci et s'il y a ça? Et qu'est-ce qu'on mange?

Les classes, faut comprendre, c'est théorique. On ne peut pas tout aborder. Par exemple, on n'aborde pas ce qui se passe dans la carcasse quand l'air ambiant est sillonné de morceaux de fer, comme de minuscules locomotives lancées à toute vapeur autour de vous. Ce qui se passe, c'est que tout se tasse à l'intérieur. Le cœur descend au foie, le foie monte à l'estomac, l'estomac s'entortille, les poumons se vident, la gorge se serre, vous plissez les yeux, on ferait rentrer vos boyaux dans une boîte de conserve. Même les os se rapprochent les uns des autres. On perd vite fait cinq, six centimètres, tassé comme ça. On apprend à se ramasser, on ne va plus que courbé. Quand ça se détend, il y a tout qui craque. On marche deux jours. Je lui explique, au gamin.

Le vieux soldat. – Tu te tiens comme ça, le fusil en travers, les coudes au flanc. Tu rentres la tête et surtout tu ne fais pas la girouette avec, sinon, pan! Tu ne cours jamais debout, toujours plié. Tu es une surface, tu te réduis au maximum, tu prends le moins de place possible, tu cherches à disparaître. De toute de façon, tu vas vite comprendre.

Nous voilà à Bannes, un petit bled triste, mal fagoté. Il y a une scène comique entre le capitaine et un local, un gros crétin pompeux qui ne veut pas foutre le camp :

Le local. – Vous ne pouvez venir là, c'est ma propriété, c'est privé ! Vous allez faire fuir mon gibier !

« Mon gibier ! » Les gars rigolent, moi le premier. On finit par le foutre dehors à coups de pompe au train. Sa propriété, ce sont des marais, des marais magnifiques, grandioses. Et le gibier, ce jour-là, c'est nous : en face et sur les flancs, il y a Von Bulöw, von Emmich, von Einem, les régiments de fer, la garde prussienne. On les connaît, ils nous bottent le cul depuis un mois. Les marais sont devant nous, ça forme une ligne verte et dorée, de la viorne, du sureau, des aulnes et puis, en dessous, du jonc, des roseaux. On l'estomac comme je vous disais, mais j'en profite un moment, et le gamin aussi. On s'est couché le nez dans la menthe. On attend. Ça sent bon. On n'attend pas longtemps. Une dernière reniflée de menthe sauvage, on y va. L'ordre est parti de l'arrière, en quelques secondes il a parcouru les rangs, et voilà deux mille bonshommes qui s'élancent.

Le vieux soldat. – Gamin, près de moi ! Courbé ! En mouvement ! Ne t'arrête pas ! Cours ! Cours ! Cours !

On court sur la route étroite flanquée à gauche, à droite d'aulnes et de saules, le ciel est couvert, une brume comme du coton nous monte jusqu'à mi-jambe, un vieux pont de pierre, une rivière immobile.

Le vieux soldat. – Cours, cours, cours !

Le gamin. – Où est-ce qu'on court ? Où ce qu'on court ?

Le vieux soldat. – Au mont Toulon, mais cours !

Le gamin. – Mais c'est où, le mont Toulon ?

De la géographie, qu'il voulait ! (*Au jeune soldat, affectueusement.*) Hein ? Ah, ma petite caboche ! (*À Armande.*) Mais de

toute façon, pas le temps de lui répondre : ordre de repli. La division du Maroc s'est faite marmiter sévèrement à Coizart, on repart à zéro.

Un officier quelconque. – Repli! Repli!

Le vieux soldat. – Cours, cours, cours!

À nouveau, les saules, les chardons géants, la viorne, les liserons. Et puis ça commence : (*bruits des balles qui sifflent*) piou, piou, piou, tac-a-tac-a-tac, tac-a-tac-a-tac, les os qui se rapprochent, le foie qui monte, le cœur qui descend.

Le vieux soldat. – Ne te redresse pas, même, cours, avance, cours!

Il est devant moi, il court comme il peut, mais je vois bien que sa tête, ça ne va pas, il la tourne dans tous les sens, comme pour chasser des abeilles. Et les premiers qui tombent, un, deux, trois, quatre, dix, vingt. La première chose qu'on apprend sur un champ de bataille, c'est « Tant pis ». Tant pis pour les autres, tu ne t'arrêtes pas, ils tombent, tu cours. Mais il faut un peu de temps, au moins deux heures. Ça ne lui fait pas vingt minutes, au gamin. Le voilà qui s'arrête, l'air tout étonné, tout perdu.

Le vieux soldat. – Mais qu'est-ce que tu fous, bordel de Dieu de pute à la merde? Cours, bordel, nom de Dieu, cours!

Sauf, votre respect, Madame. Mais il ne court pas, il ne court plus. Il est tout debout au milieu de la route. Piou, piou, piou, tac-a-tac-a-tac! Il ne bouge plus, plus d'un pouce. Il regarde. À ses pieds, il y a Dupont, Léger, Firmin. Il y a le sergent. Il y a le gros Marcel. Et moi, j'oublie. En une seconde, j'oublie, j'oublie tout. Je me redresse, je l'attrape aux épaules, je lui gueule « À terre! », on est sur le vieux pont, je ne sens même pas la balle, juste ma tête qui part sur le côté, et le poids de nos deux corps qui tombent à la flotte, dans la rivière immobile. (*Un temps.*) Le gamin ne m'a pas lâché, pendant deux jours. Il était comme

soudé à moi. Enfin, tout ça, c'est ce qu'on m'a raconté. Moi, j'étais dans les vapes.

(Elle allume une autre cigarette.) Ces deux-là ont pris le train à Épernay pour rejoindre leur régiment, où qu'il soit, je ne sais plus, et nous, nous sommes passés à l'hôpital suivant. D'hôpital en hôpital, de cantonnement en cantonnement. Et Charles n'est dans aucun d'entre eux, Charles n'est nulle part, Charles aura perdu la mémoire, Charles aura déserté — Mon Dieu, j'espère qu'il aura déserté. Nous avons voyagé en train, en charrette, en auto, à cheval, en autobus, à pied. Nous avons voyagé sur les routes avec toute la jeunesse du pays, un barda sur le dos, le dos courbé et les yeux caves. À Châlons, j'ai vu des soldats sans joie attendre leur tour à la porte d'un bordel; et quelques heures plus tard, j'ai vu les filles épuisées dormir affalées les unes contre les autres comme des bêtes sous la garde d'un gendarme. Tous boivent le même vin. À Venteuil, un prêtre emmenait ses plus jeunes ouailles identifier des cadavres dans la forêt. À Pourcy, nous avons bu du champagne en regardant le ciel rougi par les incendies. Là, les ponts étaient détruits; ici, la route avait disparu; partout, des fermes saccagées. Dans un village, pour se désennuyer sans doute, par habitude peut-être, des officiers avaient mitraillé un troupeau de vaches; l'une d'elles n'était que blessée, personne pour l'achever. À Dijon, un brancardier m'a raconté que sur les champs de bataille les morts sont entourés de papiers, les lettres de leur mère, de leur fiancée, de leurs enfants; les corps en putréfaction gonflent et font craquer la couture des uniformes, les lettres s'échappent et s'éparpillent. À l'orée d'un bois, — j'ai compté—, en sept minutes, quatre hommes ont empilé sur une charrette les corps de trente et un soldats; ils

étaient en bras de chemise, ils transpiraient, ils s'épongeaient le front, ils travaillaient vite ; à la fin, l'un d'eux a donné un coup sur la croupe du cheval ; le cheval est parti seul, les hommes ont repris une partie de cartes. Dans un café à Vitry-le-François, j'ai chanté et dansé la moitié de la nuit. À Lyon, tous les hommes que nous avons croisés durant deux jours avaient moins de vingt ans ou plus de quarante. Au Parc de la Tête d'Or, nous avons mangé des truites. Antoine a perdu treize kilos depuis août dernier. Je n'ai jamais eu aussi bon appétit. Et vous dormez. (*Un temps. Dans la cour, les ambulances reviennent. À la fenêtre.*) Ils sont déjà de retour. Ça n'arrête jamais. «Place, place ! Gare, gare !» Et toujours pas d'Antoine. Ça ne s'arrêtera jamais. Nous sommes en train de peupler la terre entière de veuves, de fantômes et d'orphelins. (*Elle s'assied près du Flamand.*) Et puis les morts, les morts resteront morts après la guerre sera finie. Les cimetières n'y suffiront pas, il faudra des fosses, des containers, des cathédrales. Nous ne serons plus jamais seuls nulle part. Toujours entourés. À chaque pas, dans chaque rue, dans les forêts, dans le moindre champ, des morts partout, partout. Partout des morts. Mais vous dormez. Pourtant, je vous ai parlé, hein, vous ne pouvez pas dire le contraire, je n'ai pas arrêté. Je vous en ai raconté des choses. Mais peut-être pas assez. Ou peut-être pas les bonnes. J'aurais peut-être dû vous raconter, je ne sais pas, une histoire comme on en voit au cinématographe. Vous avez ça, le cinématographe, dans votre pays, Proklum, Machin-Chouette, quel que soit votre nom ? Une histoire de voyage. Avec des trains, des paquebots, des Indiens, des sauvages, des cow-boys, des que sais-je, n'importe quoi, une histoire qui vous aurait plu, qui vous aurait gardé les yeux ouverts. Qu'est-ce qui vous plaît ? Qu'est-ce qui peut bien vous plaire. Je ne sais même pas votre nom. Tiens, un voyage

pour la lune. Ça vous aurait botté, ça, hein ? Un type qui se balade à poil dans les arbres, la lune, c'est tout indiqué. Je vous l'aurais racontée comme les enfants aiment qu'on les raconte, les histoires. Pas comme j'ai fait, à parler n'importe comment de n'importe quoi. Je suis désolée. La lune. La lune. Ç'aurait été une grande histoire, avec une fusée magnifique, toute dorée, pleine de boulons d'argent, des tas de hublots bien ronds, bien luisants comme des yeux de pieuvre. Vous seriez monté le premier. Je vous aurais dit : «Allez, viens, Proklum, viens, Machin-Chouette, on se tire de cet enfer, on met les bouts, droit vers le ciel.» Je vous aurais enlevé tous vos machins, tous ces trucs barbares. Et puis hop, on serait partis. Pour conduire, on aurait demandé à l'ambulancier. Les ambulanciers, ça sait tout conduire, pas vrai ?

L'AMBULANCIER. – Ça, pour sûr, ma petite dame, on sait tout conduire. Votre fusée, ça ne me fait pas peur !

On serait montés, il aurait pris le volant, et voilà. Et tous vos copains, là, les autres, on les aurait embarqués. Les amputés, les sans-yeux, les sans-visage, les tout broyés, les mille morceaux, obusifs, pithiatiques, amnésiques, tout ça. Et même les gangreneux, tenez. Ce n'est pas la place qui manque dans l'histoire que je vous aurais racontée. Pour les soins, on aurait pris, je ne sais pas. Sœur Martine ? Non, hein, non ? Mangin, bôf. Quant à Magloire, merci bien, entre les gangreneux et son haleine, c'était l'asphyxie assurée. Non. Non, on aurait eu qu'à dire que sur la lune tout guérit tout seul. C'est comme ça, magie lunaire. Il y a juste, si vous permettez, Proklum-Machin-Truc, le père Touati. Je l'aurais bien fait monter avec nous. La lune sans les moutons de Touati, je ne sais pas, «P'tite Pitchoune», je ne sais pas, c'est moins bien la lune sans moutons.

TOUATI. – Puis tu ne vas pas aller sur lune sans mouton, p'tite pitchoune. Personne ne peut aller sur la lune sans mouton. Moi, je la connais bien, la lune, hein, par cœur je la connais. La lune sans mouton ? Mais tu es folle, ma p'tite pitchoune ! Tu es folle, c'est tout qu'est-ce que j'ai à dire ! Allez, les moutons, allez, les bebis, allez, les agneaux... Bêêê, bêêê !

Alors voilà. On y est dans notre fusée, notre grande belle fusée magnifique, on y est et on met les bouts, on se tire de cet enfer. J'aurais fait :

ARMANDE. – Ambulancier, paré à décoller ?

Alors, il aurait dit, comme ça :

L'AMBULANCIER. – Tout ce qu'il y a de plus paré, ma petite dame ! Je tiens ce gouvernail comme Hélios les rênes de son char céleste. Un œil sur l'altimètre, un autre sur la voie lactée, le troisième en réserve. Tût ! Tût ! Vous entendez ? C'est la vapeur à bloc dans les injecteurs.

Alors, je vous aurais dit : « Accrochez-vous, Proklum-Trucmuche-Bidule-Machin-Chouette, accrochez-vous, on y va, on décolle, on démarre. Et fouououououou ! Ah ! Regardez comme c'est beau, je vous aurais dit comme ça, regardez comme c'est beau. Regardez en bas les villages, les vallées, les forêts, comme tout est minuscule. C'est Paris, là. Là, c'est Paris et là, c'est Strasbourg. Strasbourg, Dijon, Berlin. Et ces lumières ! Regardez ces petites lumières partout, comme c'est beau ! C'est incroyable !

L'AMBULANCIER, *regardant la terre*. – Boum, de la Somme aux Vosges, boum, jour et nuit...

Ah... Ah, oui... Ah, oui, mais c'est joli quand même, vu de haut. Et puis, parce que c'est long, les voyages, surtout jusqu'à la lune, je vous aurais chanté, à vous et à vos copains, des chansons,

des chansons comme celle-ci, tiens : «Signor Abbate! Io sono, io sono, io sono ammalato. Santo Padre! Vieni e date mi la benedizione, la benedizione...» Et le troisième couplet surtout, qui est en Allemand, je n'ai jamais compris pourquoi : « Appelez le Diable, si Dieu ne veut pas venir ! Appelez le Diable ! » « Hol' sir der Teufel, wenn sie nicht kommen, hol' sie der Teufel, wenn sie nicht kommen ! Hol' der Teufel ! » Mais, Antoine ? Antoine ! *(Au Flamand.)* C'est Antoine. *(À la fenêtre.)* Antoine ! *(Au Flamand.)* C'est Antoine, en bas, dans la cour. Il faut que j'y aille, vraiment. Je... Je vous laisse. Je vous envoie Sœur Martine, Sœur Cléophas, n'importe qui, je vous promets, tenez bon. Au revoir. Au revoir. *(Elle s'apprête à sortir. Le Flamand murmure. Un temps. Elle revient vers le Flamand.)* Comment ? Vous avez dit quelque chose. *(Le Flamand murmure.)* Comment ? *(Le Flamand murmure. Un temps.)* Je vous promets d'essayer

Exit. Noir

